

Mathieu Lindon

Le Cœur de To

Roman



P.O.L

Le Cœur de To

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LE LIVRE DE JIM-COURAGE, 1986

PRINCE ET LÉONARDOURS, 1987

L'HOMME QUI VOMIT, 1988

Aux éditions de Minuit

NOS PLAISIRS, Pierre-Sébastien Heudaux, 1983

JE T'AIME, *Récits critiques*, 1993

Mathieu Lindon

Le Cœur de To

Roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN : 2-86744-391-1

« Mon moustique adoré », dis-je à To en mêlant par erreur mon amour et mon exaspération, hors de moi qu'un insecte me gâche une nuit d'extase. « Je vais t'avoir, To », ajouté-je dans une méprise semblable, nommant du nom de l'être dont je raffole le « Bzzz bzzzz » menaçant qui m'en sabote la présence. « Mon insecte chéri, je vais t'écrabouiller. » Comme s'ils ne faisaient plus qu'un. Alors je sombre en pleine psychologie : le même baiser qui me déchaînerait contre le moustique me comblerait de To. M'apparaît brusquement le risque que l'insecte l'attaque, il a la peau si appétissante. Donc tuer ce moustique, To l'homonyme. Et, au cœur de cette confusion, c'est le vrai To que j'assassine. Ils me font perdre la tête.

« O To, mon insecte assassiné, me lamenté-je

trop tard, jamais je n'ai voulu t'arracher les ailes ni t'ensanglanter les épaules. Il souhaitait te mordre, voletait ironique dans notre intimité, plus vif qu'un journal plié en quatre. J'aurais dû être ce moustique vivant sur toi, engraisant de ton sang, insecte amoureux, vampire miniature. Bien sûr que ta peau rendait fou, To, on ne va pas en plus me le reprocher. » « To, précisé-je, j'ai cru devenir cinglé en le voyant si à l'aise sur ton corps. Je fomentais un simple écrasement passionnel. » To bon pour la rubrique nécrologique parce que j'étais jaloux d'un moustique. Qu'avais-je à craindre ? Que peu à peu ils m'écartent, leurs vies s'empassionnant l'une l'autre, To et To enfin réunis. « To, lui dis-je au-dessus du cadavre étendu, j'avais peur que tu t'envoles. »

Tout à l'heure je lui disais : « Bzzz bzzzz, pour toi je me déguiserais en moustique, tout rapetissé, asexué. » Et je volais nu dans le lit, m'y attaquer me démangeait. « Mon amour, ne sois pas si insecticide. Bzzz bzzzz. » De son crâne à son talon, j'explorais tout. « Bzzz bzzzz, n'est-ce pas que c'est agaçant ? » « Bzzz bzzzz », lui disais-je, et j'y mettais toute ma passion. « C'est pour toi que je suis moustique, bzzz bzzzz. » Et je riais comme jamais ne riaient les moustiques, amusé et crispé, ne sachant pas de quel côté allait se décider To. « Bzzz bzzzz. » En l'embrassant, j'ai senti une fois de plus

à quel point je l'adorais, prêt à tout pour conserver la moindre goutte de son sang. « Attention aux moustiques, disais-je, ils propagent le mal. » « Boum sur les moustiques », disais-je. Et je joignais le geste à la menace, boum par-ci et boum par-là, mais visant mal, écrasé de rire, boum, boum, boum et boum. Je roulais par terre pour voir To au plafond, les ailes repliées, tranquille. Et To sur le lit, en pleine vie. Et moi nu sur le plancher comme un insecte mort. « Pour toi, lui ai-je dit, je passerais les bornes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. » Comment faire autrement ? C'était déjà enfoncer la mesure que sembler normal une seule seconde avec cet amour insensé qui m'explosait dans le corps à chaque inspiration, chaque expiration.

*
**

Cet après-midi, autour d'un chien mort, ils se pressaient en essaim, rapaces. La faim les rendait nécrophiles, amoureux du cadavre, et l'amour était ce tourbillon. On s'est accroupis pour les observer. J'avais faim de To. J'essayais de ne pas me précipiter sur lui, de l'oublier un instant. Je fermais les yeux mais son corps entier était gravé à l'intérieur de mes

paupières, je ne pouvais pas y échapper. Si j'avais le courage d'enfoncer brusquement le pied dans le chien, je pouvais en massacrer un bon nombre d'un coup. Ils se rassasiaient, bientôt seraient repus. Le chien était le chien d'U-lim avec qui j'avais souvent joué, il avait dû se battre avec plus gros que lui et maintenant un essaim s'en repaissait, nuage rapide et sinueux qui se l'était approprié. Le roi du chenil détrôné, rien ne rappelait son élégance de quand nous courions ensemble. Tout son corps était griffé et ils dévoraient les striures. « Pauvre », a dit To sans faire un geste pour les éloigner. Pauvre avec qui j'avais déjà passé des semaines seul en l'absence d'U-lim. Pâture pour les moustiques. Ils étaient dans ses yeux.

Ils étaient dans les yeux du chien qui n'avait jamais eu de nom, je l'appelais Chien, c'était le seul avec qui j'avais eu une telle intimité. Je le caressais comme j'aurais voulu caresser To et cependant c'était doux aussi que ce soit Chien. « Chien », lui disais-je en lui passant la main dessus et en le fixant dans les yeux, « Chien », et on était contents, dehors ou dans la maison, dans l'herbe ou la poussière, par grande chaleur nous barbotions dans la rivière. Gai, affectueux, bruyant. Parfois je lui parlais de To, ma niche idéale. C'était affreusement triste que Chien soit mort et je n'avais aucun mal à m'en consoler puisque To

était vivant. Au fond, je laissais faire l'essaim des monstres exagérants, leur abandonnant ses pauvres yeux, j'avais ceux de To, resplendissants. Ils avaient les pattes et la trompe dans les yeux de Chien, le goût, la consistance devaient leur plaire. Sans doute avais-je déjà embrassé les paupières de To mais jamais ses yeux, jamais avec la langue. De toute ma vie, To fut le seul être que j'aurais aimé ainsi célébrer. Soudain je me suis précipité sur Chien, les ai écartés tous, et lui ai baisé les yeux en pleurant. Et tout de suite je me suis remis debout et ai dit à To « Regarde, ils sont déjà revenus », comme si simplement j'avais voulu tester leurs capacités de réaction. « Il faut prévenir U-lim et l'enterrer », a dit To. « Où est-il à cette heure-ci ? » On l'a supposé vers la cabane, un de ses repaires habituels. On a pris le petit bois où c'en était une invasion. A dire « Je t'aime », on risquait d'en avaler et devoir tousser et cracher au milieu de sa déclaration, je me taisais, il devait l'entendre quand même. Je me suis jeté à genoux devant To en lui disant : « Regarde, je les dévore pour toi. » Et, la bouche grand ouverte, je les lapais, les croquais. Je tournais aussi autour de lui comme un Indien, répétant : « Je vous dévorerais tous. » J'applaudissais bruyamment pour les écraser entre mes mains. Je voulais l'énerver, que lui non plus ne les supporte pas. Exprès, nous marchions où ils

étaient le plus nombreux. Je lui tenais la main. « To, disais-je, s'il te plaît. » Je suppliais en aveugle, ignorant quoi précisément lui réclamer, inquiet que l'amour physique n'éteigne rien. Ma passion se radicalisait.

Au milieu du petit bois, on a trouvé l'étang à notre gauche, la barque nous crevait les yeux. On a navigué une dizaine de minutes. On était comme des amoureux à cela près que mon amour ne ressemblait à rien, il m'entraînait en même temps à bâbord et à tribord, trop grand pour moi et trop grand pour To. D'amour, je crois bien, j'ai coulé la barque. Avec ma force multipliée par la passion, j'ai frappé du pied pour mieux maîtriser mes sentiments jusqu'à ce qu'un trou se forme, peut-être des termites avaient-ils préparé le terrain, jusqu'à ce qu'on soit débarrassés d'eux tous noyés (pas un, en réalité, s'étant envolés). To a ramené la barque au rivage avant qu'elle ne s'enfonce entièrement, nous étions juste mouillés. On s'est déshabillés pour que les vêtements sèchent, bien sûr, on ne s'est pas disputés, pas embrassés. J'ai dit « To » et To a dit « Chut » et j'ai redit « To ». Je bouillais d'amour et il n'y avait rien à faire, amoureux au-delà du bonheur et du malheur, c'était invivable. En sa présence, en son absence, mon cœur battait à éclater, j'aurais pu lui dire « Je t'aime » pour en couvrir le son, lui crier « Ouah, ouah », j'aurais pu être son chien. Instincti-

vement, j'avais retrouvé l'aboïement de Chien, cette joie contagieuse, légère, qui s'en dégageait. Tandis que mon amour s'appesantissait sur l'univers, envahissant, infini, un amour de géant dans un cœur d'homme, amour difforme qui après avoir dû se recroqueviller en moi prenait enfin ses aises en débordant, m'empoissant dans cette adoration d'un autre monde. Le soleil était encore chaud. Les vêtements secs, on s'est rhabillés sans plaisir, par convention.

Mon amour étouffait tout. Il mangeait mon oxygène, d'où mon oppression, mon exaltation permanentes. Comme un être vivant, un parasite à qui je me serais dévoué, un père et une mère auprès desquels je serais ébahi l'enfant obéissant. Quand je marchais avec To, l'effort constant était de garder ce cœur avec moi, rester maître de ce corps. J'étais surpris de ne pas m'écrouler sous le poids de ma passion, raide mort, manquant de résistance physique. C'était une épreuve de chaque instant, je courais derrière mes sentiments, découvrais un monde nouveau. C'était merveilleux, tuant, comme si le premier homme à marcher sur la Lune avait dû en faire immédiatement le tour sur une jambe, empêtré en outre dans sa combinaison. Je trébuchais. Cet amour dont je ne savais que faire, il aurait

été assassin d'en asphyxier To en le lui déversant brutalement, cet amour insupportable à la hauteur duquel personne ne serait jamais. Cet amour humiliant, d'une intensité honteuse, comment vivre avec ?

To et moi en route vers la cabane, pensions-nous seulement à Chien, prétexte de la promenade ? Je me sentais plus vieux que les plus vieux arbres, il avait bien dû falloir des siècles pour que me pousse un amour de cette envergure. Je les sentais compagnons, précautionneux de leur écorce, admiratif de leurs racines. La foudre d'un récent orage en avait tué un net, brûlé, les branches inutiles. Les figures qu'elles formaient avaient pourtant toujours la même beauté, encore plus dépouillée maintenant qu'aucune feuille ne les ornait. J'étais envieux de ces dessins, mon amour m'aurait mieux convenu si j'avais eu semblable apparence. Peut-être était-ce tout bêtement un amour d'arbre égaré en moi, un amour d'arbre mort, mort d'avoir été foudroyé par cet amour. « Qu'en penses-tu ? », ai-je demandé à To, employant toutefois d'autres mots, très en deçà. En réponse, To fit une chose que je ne l'avais jamais vu faire, caressant l'arbre mort comme je caressais Chien, comme un être d'amitié et de sensualité.

Nous baignions dans cette ambiance depuis notre rhabillage sans gloire. Des initiales amoureuses étaient gravées sur le chêne mort, brûlées également. Une fois de plus, la pyromanie m'a tenté. Les animaux aussi auraient flambé, le cadavre de Chien et ses habitants. To caressait toujours le chêne noirci, le seul à susciter son attirance. Nous n'étions pas pressés, la cabane ni Chien ne s'envolerait, la nuit ni le froid ou la haine entre nous n'allait surgir brusquement. Nous nous aimions, chacun à notre manière, comme chacun à notre manière nous aimions ou avons aimé l'eau, Chien, chaque centimètre carré du petit bois, à nos manières parfois conciliées et parfois moins. Nous savions que nous nous aimions, nous étions amoureux et souriants, sereins, bouleversés. Nous étions au cœur du petit bois, embrasés, même To.

Mon amour était sans but, le feu intérieur, en moi, un incendie se nourrissant de ses propres flammes. Il grandissait, grossissait, on aurait dit une réaction chimique, que mon cœur et mon corps mis en contact avec To créeraient inmanquablement, scientifiquement, ce développement. C'était comme un philtre tristan-et-isoldien parvenu au monde moderne aussi efficace, comme un amour-épreuve conçu en laboratoire et dont j'aurais été

contaminé par une erreur de manipulation ou un savant fou. Peut-être étais-je tout bonnement le réceptacle d'une expérience, que la recherche amoureuse en plein boom m'avait élu cobaye. Mon amour était monumental et nous étions entre êtres humains, plus quelques animaux et végétaux. J'aimais To comme aimerait le Colisée, de toutes ses pierres, pas vraiment mouillé par la pluie ni chauffé par le soleil, ni ébranlé par la tempête ou le temps qui passe, aimant aussi fort malgré ses ruines, malgré les touristes le piétinant. Aimant comme une masse. Comme aimantant des particules d'amour qui perpétuellement m'ahurissaient davantage. Comme une masse, un aérolithe d'amour d'une densité inconnue un beau jour tombé sur Terre et sur To, une matière neuve douée de passion. Mon amour aussi était un cheval, galopait à l'aventure, rétif au lasso, frappait du sabot quand on l'empêchait d'aller sa vitesse. Offensif.

Cet amour n'était rien : To était tout, seul être sur cette planète banale capable d'en provoquer un pareil. C'était en To qu'il fallait rechercher les bases de cette passion dont je n'étais que l'instrument dépassé, inutile, quelque chose en To avait directement à voir avec le concret de l'amour. To était comme une foudre, brûlant et soudain, rapide comme l'éclair, inextinguible coup de tonnerre. Mon To, comme si cet être unique m'avait de tout

temps été destiné, que nous ayons traversé les générations pour nous rencontrer, attendant les siècles qu'il fallait pour que mes yeux et tout mon corps s'y habituent, le reconnaissant au premier coup d'œil, au premier contact ; le temps que je puisse regarder To fixement, voir sa nudité, toucher son cœur. Plaquer l'oreille contre son cœur et en suivre les battements, tester plus profondément l'effet de mes caresses. Car le cœur était l'organe qui jouissait, dans un tel amour, l'organe qui palpait, se contractait et se dilatait, systolien et diastolien, qui déchargeait à son rythme litre sur litre de sang. Le cœur de To était le mieux construit dans lequel j'ai jamais pu pénétrer, fait pour être aimé mille ans. Somptueux, les oreillettes à tomber, les valvules précises, le myocarde mince. Il y avait tout To dans ce cœur, régulier, irrégulier. Je l'aimais : si, dans un rêve magique, une partie à ma convenance du corps de To m'avait été accordée pour l'éternité, j'aurais choisi ce cœur pour éternellement le regarder et l'embrasser. J'aimais tout de To et ce cœur par-dessus tout qui m'excitait sans répit, au-delà de l'épuisement quand nous étions longtemps ensemble. To m'aimait sûrement. Et moi, parfois, je l'aimais comme un oiseau, très légèrement, comme si un petit rien s'envolait du bloc de mon amour et le prenait tout à son compte, ma passion se réfugiant un instant dans un sentiment nouveau. Je lui

picorais le cœur. « Tu m'aimes ? Tu m'aimes ? Tu m'aimes ? » Oui oui oui. Son cœur parlait l'insaisissable langage des cœurs, battait je ne savais quelle mesure.

Au Bangladesh, les moustiques sont un fléau répertorié, aux Philippines, sur tous les continents, des destructeurs de récolte, des ennemis de l'homme. Des millions qui nourrissent la famine en rasant le blé des trop pauvres pour se payer insecticide efficace. Des darwinistes vicieux évoluant à vitesse grand V, aux espèces d'aujourd'hui le D.D.T. est un bon bol d'air. Partout sèment la misère et récoltent les plantations d'autrui. Chez moi polluaient l'amour. Surgissaient quand j'étais tranquille avec To, dans la maison, dans la forêt, tous azimuts, une meute de perturbateurs. Et, s'ils s'isolaient, en restait toujours au moins un pour poursuivre le travail de sape, gêner les corps nus, assourdir les oreilles, inquiétant. Un, toujours, résistait, qui, quand heureux on croyait en avoir fini avec une bonne fois, instantanément renaissait. Comme cette ribambelle de gazelles que Tintin abat au Congo, pensant à chaque fois viser la même, ne s'apercevant du carnage qu'à la fin, si ce n'était qu'il ne s'agissait pas de gazelles et qu'il n'y avait pas de fin, à la fin ils gagnaient, ribambelle de moustiques,

Le cœur de To n'aurait pas été tellement enviable s'il n'avait été inaccessible, et moi je l'ai atteint, son cœur splendide et inexploré, dans la dynamique de mon amour délirant, dans l'exaspération de mes sentiments et de tout mon être, je l'ai atteint dans l'espoir d'au moins un instant apaiser mon irréductible passion, espoir déçu, car, amoureux trop exigeant pour ne pas être toujours transi, exagérément tourmenté par je ne savais quel moustique hostile à notre extase, au cœur même de ma jouissance éventuelle j'étais inenviable.

Mathieu Lindon est né en 1955. Il est actuellement journaliste littéraire à Libération. Il a déjà publié quatre romans et un recueil de "récits critiques".



95 F
936127-2
ISBN : 2-86744-391-1
01-94



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS